

## THÉÂTRE FESTIVAL

### Le théâtre de l'instant au Festival des arts vivants

lundi 6 août 2012, par Bertrand Tappolet

**Au Festival des arts vivants de Nyon, baignant longtemps public et interprètes dans la même lumière, les installations scéniques de François Gremaud sont drolatiques dans le décalage, le presque rien.**



Pour *Re* que signe François Gremaud et dont le titre évoque le processus même de répétition d'un spectacle, le plateau révèle un sommaire volcan dégluti en polyuréthane, une marine chromo que l'on croiserait dans une gargote au fin fond de vacances balnéaires, et de pneus tournant comme des piédestaux à statuaire ou pin up chorégraphique. Autant de dispositifs scénographiques rapatriant un théâtre naïf autant qu'un spectacle improbable de fin d'année scolaire. Ces éléments apparemment d'une grande banalité créent des bouts d'univers en exposition, des éclats de rêve ou de désenchantement. Déclinant le burlesque chorégraphié, l'opus cite des pans entiers de l'histoire de la danse : Émile Jacques-Dalcroze, Maurice Béjart, Isadora Duncan, Mary Wigman.

Portant des verres d'eau alignés sur une forme d'armoire en retable qu'il porte sur son dos, le comédien et metteur en scène apparaît en un corps de métier, qui évoque certaines compositions de la fin 17<sup>e</sup> s. et début du 18<sup>e</sup> s.. « Les métiers y sont représentés par une personne portant une sorte de retable représentatif de son activité professionnelle. Des dessins de professions qui ont inspiré le scénographe Denis Savary. L'image de l'instant présent est symbolisée dans la pièce par un verre d'eau, et le visiteur que j'incarne est ainsi porteur de moments temporels disponibles sous forme de

verres vides. Comme si le protagoniste portait tout l'univers de son propre spectacle sur lui », explique François Gremaud.

## Communauté incertaine

A l'origine, Il s'agit bien d'une communauté de comédiens s'essayant à intégrer, dans une première version, une danseuse dans leur travail (Silvia Hodgers) puis un metteur en scène (François Gremaud), tout en lui expliquant sur le vif la mécanique théâtrale et chorégraphique qui fait la création à venir. Chez l'artiste suisse, l'humour vient de ce qu'on réfléchit à petite échelle quand la chose à comprendre est énorme - la création en naissance, la répétition et ses fulgurances et ratures. On théorise toujours autour du vide ou de la pièce à venir. Pour réaffirmer envers et contre tout une croyance aveugle, infiniment touchante, dans les pouvoirs de la création collective avec improvisations comme embrayeurs d'imaginaires.



Il y a, surtout, pour les comédiens, ces costumes de blanc pelage avec seins postiches et faux popotins : une référence à la poupée grandeur nature que le peintre expressionniste et écrivain autrichien Oskar Kokoschka (1886-1980) avait commandée à une jeune costumière de théâtre, Hermine Moos, et qu'il reçut, forcément déçu, comme la parodie monstrueuse, le fétiche de son ancienne amante partie, Alma Mahler. Ce désir fou, tyrannique de Kokoschka qui change continuellement le dessin de sa poupée rêvée, qu'il exige reproduction fidèle de l'absente, l'ancienne maîtresse, la jeune femme va l'accueillir et lui donner forme. Hermine Moos sait pourtant à quel point ce projet fou est déraisonnable, hors de portée des armatures marionnettiques, des colles et des rembourrages. Comme le théâtre peut être hors d'atteinte, dans *Re*, avec ses acteurs, scénographe, metteur en scène tendant corps et mots vers l'accomplissement incertain d'un spectacle toujours repoussé ou en devenir. Donc, par sensations et expérimentations renouvelées, un spectacle vivant, terriblement vivant.

Re invite ainsi à sa propre mise en abyme ludique pour dévoiler les questionnements de ceux qui racontent avec leurs corps dansants ou immobiles et la manière dont ils réalisent leur action et la transmettent. D'où l'impression d'entrer dans la coulisse d'une création en gestation sur la base à la fois d'improvisations et de séquences sur la présence de l'interprète, sa légitimation comme actant ou performeur.

C'est très maîtrisé sous de faux dehors de lâcher prise et de forme d'abord brouillonne. Donc, ça va assez loin, ça domine totalement le paysage des nouvelles formes d'arts vivants à tendance autoréflexive, à l'instar de ce que réalisent le chorégraphe Marco Berrettini ou Philippe Quesne et son Vivarium Studio. La dramaturgie, elle, semble mêler les âges et sensorialités de la vie en train de s'éprouver et de s'expérimenter sur le plateau, comme le résume fort bien Marcel Proust dans *Le Temps retrouvé* : « Quand nous avons dépassé un certain âge, l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent jeter à poignée leurs richesses et leurs mauvais sorts, demandant à coopérer aux nouveaux sentiments que nous éprouvons et dans lesquels, effaçant leur ancienne effigie, nous les refondons en création originale. »

Bertrand Tappolet



## RETROUVER LES FORMES D'UN THÉÂTRE COMMUNAUTAIRE

Avec deux de ses créations à l'humour frisant le non sens et à la décontraction un brin poseuse, François Gremaud est l'artiste associé de cette 28<sup>e</sup> édition du Festival des arts vivants qui se déroule sous la bannière des sensations, du 8 au 18 août à Nyon. « Artiste associé », ce titre lui aurait valu notamment de voir son travail soumis au regard de l'un des anthropologues les plus passionnants de notre temps, le Français Marc Augé, qui dit déplore la prolifération d'événements nous condamnant au présent, un temps largement impensé. Mais pas par ce penseur exceptionnel devenu le chantre de la bicyclette et des petits riens qui peuvent tisser notre quotidien et métamorphiser un destin. Pour François Gremaud, le théâtre serait peut-être « non lieu » au sens que lui donne l'ethnologue Marc

Augé : « espaces de transit que fréquentent sans se rencontrer des individus qui n'ont rien en commun... que cette éphémère coexistence. »

## Entretien avec le metteur en scène François Gremaud



### Qu'en est-il du décor de votre spectacle, Re ?

**François Gremaud** : Avec le scénographe Denis Savary, nous nous sommes demandé quels sont les éléments faisant « décor de théâtre », dans un sens à la fois classique et naïf. Ainsi ces toiles de fond que l'on trouve encore dans les salles communales, comme celle de Nyon où l'on peut descendre des cintres une immense toile représentant la ville et le lac au lointain. Cette représentation d'un monde nous semblait éminemment touchante avec sa possible beauté. De la toile aux dominantes bleues présentant un paysage de bord de mer en aplat est née l'idée d'avoir son pendant en trois dimensions. Ce, pour représenter la montagne volcanique dans les teintes rouges, afin d'avoir un équilibre entre couleurs froides et chaudes. Il y a ici un aspect bricolé, enfantin d'une sorte de grotte en papier mâché. A partir de cet univers peut-être pas très heureux en termes esthétiques, comment parvenir à le réenchanter par la présence pleine de bonne volonté des comédiens. Le pari était ainsi de partir de spectacles que l'on ne fait sans doute volontairement plus, afin d'arriver à y déceler une forme de beauté.

Les piédestaux faits de pneus avec leurs jantes métalliques et tournant sur eux-mêmes sont un héritage de la création réalisée aux côtés de Denis Savary, *Simone, two, three, four*. Ce dispositif permet ici de voir la sculpture, sous forme d'un comédien immobile, tourner toute seule, alors qu'habituellement le spectateur, lors de sa visite d'un musée par exemple, tourne autour de la sculpture montée sur son socle. De par cette giration du piédestal, une danse peut commencer à exister par elle-même.

Nous avons ainsi représenté le ciel, la mer, la montagne et la présence de l'humain sous les traits d'une sculpture mobile comme en exposition dynamique. L'ensemble de ces éléments crée tout à coup un monde.



**Il y a un désir d'expliquer et de commenter le spectacle qui se crée sous nos yeux, comme en répétitions.**

La notion même de répétition implique le fait que lorsque l'on explique un mouvement ou une action scénique, on s'en fait une image. Lorsque l'on redécouvre plus tard ce mouvement, il peut être associé à une toute autre image que celle qui l'a vu naître, comme proposition, au fil de la répétition. J'aime bien cette idée de la confrontation entre l'image pensée et sa réalité ou sa traduction concrète sur le plateau. Rien que ce décalage, ce frottement marquent pour moi la naissance possible d'une forme d'humour.

Il s'agit sans doute de faire confiance à l'imaginaire du spectateur qui, dans la première partie de la pièce, peut se créer sa propre chorégraphie, son propre spectacle. Cette création imaginaire, virtuelle, se confrontera ensuite à la création, bien réelle, que nous avons essayé modestement de proposer.

En répétitions, les comédiens essaient souvent de s'expliquer entre eux les différents mouvements à réaliser. Comme ils ne sont ici pas danseurs, leur travail est d'autant plus dense et délicat. Or chaque interprète a une manière bien à lui d'expliquer le mouvement. N'ayant ni les codes ni le langage technique liés à la danse, un acteur peut conter ce qu'il va produire comme déplacement alors qu'un autre montre le geste à exécuter. Enfin un troisième parle en termes d'émotions, de nature du geste, ici puissant, là fluide. D'où des manières fort disparates et contrastées de raconter le geste, un fragment de la chorégraphie, de manière tour à tour explicative et poétique. Mais finalement pour dire la même chose. C'est ce processus de s'approprier un mouvement et de l'expliquer que dévoile notamment la pièce, de manière touchante. Et comment une compagnie de théâtre prend en charge collectivement une forme de narration gestuelle.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

*Re*, 8 et 9 août. Usine à gaz, Nyon. *Simone, two, three, four*, Petite Usine, Nyon, 12, 13 et 14 août.  
Programme complet et réservations. : [www.festival-far.ch](http://www.festival-far.ch)

Photos du spectacle *Re* : Régis Golay